Pierre-André Bois

Knigge et Zimmermann (1792–1795) ou le discours politique entre le débat et la dénonciation

Contribution à l'étude du discours politique allemand à l'époque de la Révolution Française

En 1791 et 1792, Knigge publiait successivement un roman, *Histoire des Lumières en Abyssinie*¹, un pamphlet, *Les Papiers de M. de la Crétinière*², et un essai politique, *Profession de foi politique de Joseph Wurmbbrand, accompagnée de considérations sur la Révolution française*³. Trois approches différentes, la fiction romanesque, la satire, l'essai politique, pour formuler une conviction qu'il n'abandonnera plus: «Cette révolution est un grand événement, un événement sans exemple, et quelle que soit son issue, qu'elle ait été entreprise légalement ou illégalement, elle concerne l'humanité en-

¹ [Adolph von Knigge], Benjamin Noldmann's Geschichte der Aufklärung in Abyssinien, oder Nachricht von seinem und seines Herrn Veters Aufenthalte an dem Hof des grossen Negus, oder Priester Johannes, 2 Theile (Göttingen 1791). Reprint: *Adolph Freiherr Knigge, Sämtliche Werke*. In Zusammenarbeit mit Ernst-Otto Fehn, Manfred Grätz, Gisela von Hanstein und Claus Ritterhoff herausgegeben von Paul Raabe, Bd. 14 (Nendeln/Liechtenstein 1978). Réédition par Hedwig Voegt, in: Traum des Herrn Brick. Essays. Satiren. Utopien (Berlin/DDR 1968). Voir sur ce roman Jean-Paul Barbe, Fingierte Reiseberichte und revolutionäre Propädeutik. Zu Knigges Geschichte der Aufklärung in Abyssinien, in: Beiträge zur romanischen Philologie 8/1 (1969) 5–9; Jürgen Walter, Adolph Freiherr Knigges Roman „Benjamin Noldmanns Geschichte der Aufklärung in Abyssinien“. Kritischer Rationalismus als Satire und Utopie im Zeitalter der deutschen Klassik, in: Germanisch-romanische Monatsschrift 21 (1971) 153–180; Jörg-Dieter Kogel, Knigges ungewöhnliche Empfehlungen zu Aufklärung und Revolution (Berlin s. d. [1979]); Pierre-André Bois, Le roman de Knigge «L'Histoire des Lumières en Abyssinie» ou l'Allemagne éclairée par la Révolution française, in: Jean Moes/Jean-Marie Valentin (éd.), De Lessing à Heine. Un siècle de relations littéraires et intellectuelles entre la France et l'Allemagne. Mélanges offerts à Pierre Grappin pour son soixante-dixième anniversaire, (Metz/Paris 1985) 190–204.

² [Adolph von Knigge], Des seligen Herrn Etatsraths Samuel Conrad von Schaafskopfs hinterlassene Papiere (Breslau [= Hannover] 1792). Reprint: *Sämtliche Werke*, Bd. 15. Réédition par Iring Fetscher (Frankfurt a. M. 1965).

³ Adolph Freyherr Knigge, Joseph von Wurmbbrand, kaiserlich-abyssinischen Ex-Ministers, jezzen Notarii caesarii publici in der Reichsstadt Bopfingen, politisches Glaubensbekenntniß, mit Hinsicht auf die französische Revolution und deren Folgen (Frankfurt und Leipzig [= Hannover] 1792). Reprint: *Sämtliche Werke*, Bd. 15. Réédition par Gerhard Steiner (Frankfurt a. M. 1968).

tière.⁴ Il voyait en elle un fait irréversible et affirmait que jamais l'œuvre de la Constituante ne pourrait être effacée⁵.

Knigge avait de nombreux ennemis. Parmi ceux-ci se trouvait le médecin suisse établi à Hanovre depuis 1768 Johann Georg Zimmermann⁶, dont il avait durement raillé la vanité et la naïveté. Auteur en 1784 d'un ouvrage à succès sur la solitude, ancien partisan des Lumières, Zimmermann avait rallié leurs adversaires et il était de ceux, toujours plus nombreux, qui identifiaient engagement maçonnique et subversion politique. Or Knigge, on le sait, avait été de 1781 à 1784 un des chefs de l'Ordre des Illuminés de Bavière, démantelé en 1785 par le gouvernement bavarois pour atteinte à la religion, à la morale et aux principes monarchiques⁷. Il l'avait quitté en 1784, mais l'opinion publique allemande était informée depuis 1787 du rôle qu'il y avait joué et son nom était vite prononcé dès qu'on apprenait la création d'une nouvelle société secrète. L'une d'elles, l'Union allemande, née en 1787, développait des principes religieux qui frisaient l'athéisme, réclamait la séparation des Eglises et de l'Etat et s'en prenait violemment aux rose-croix, c'est-à-dire indirectement au ministre prussien Wöllner qui en était l'un des chefs⁸. Son fondateur, le théologien de Halle Karl-Friedrich Bahrdt, avait été jeté en prison en avril 1789 à la suite d'une pièce satirique contre l'Edit de religion de 1788. Knigge avait d'abord accepté de soutenir le projet de Bahrdt, dans lequel il voyait une «bonne cause», celle du triomphe des «Lumières» sur l'«obscurantisme»⁹. Il avait même recruté deux adeptes. Mais il avait instamment demandé à Bahrdt de préserver son anonymat¹⁰. L'arrestation de Bahrdt mit fin à cette collaboration. Or celle-ci n'était pas restée aussi secrète que Knigge l'eût désiré: en 1790 paraissait, signée de lui, une pièce de théâtre, *Docteur Bahrdt au front de fer ou l'Union allemande contre Zimmermann*¹¹. C'était en fait une pasquinade ordurière,

⁴ Knigge, Wurmbrand, 69.

⁵ Ibid., 82.

⁶ Sur Zimmermann, voir, faute d'études récentes, *Eduard Bodemann*, Johann Georg Zimmermann. Sein Leben und bisher ungedruckte Briefe an denselben (Hannover 1878) et *Auguste Bouvier*, Johann Georg Zimmermann, un représentant suisse du cosmopolitisme littéraire au XVIII^e siècle (Genève 1925).

⁷ Aux ouvrages de R[ené] Le Forestier (1915) et Richard van Dülmen (1976), ajouter Ludwig Hammermayer, Illuminaten in Bayern. Zu Geschichte, Fortwirkung und Legende des Geheimbundes, in: Hubert Glaser (Hrsg.), Krone und Verfassung. König Max I. Joseph und der neue Staat (Wittelsbach und Bayern, III/1, München 1980) 146–163.

⁸ Sur l'Union allemande, voir en particulier Agatha Kobuch, Die Deutsche Union. Radikale Spätaufklärung und Illuminatismus am Vorabend der Französischen Revolution, in: Beiträge zur Archivwissenschaft und Geschichtsforschung, hrsg. von R. Gross und Agatha Kobuch (Weimar 1977) 227–289, et Günther Mühlpfordt, Radikale Aufklärung und nationale Leserorganisation. Die Deutsche Union von Karl-Friedrich Bahrdt, in: Otto Dann (Hrsg.), Lesegesellschaften und bürgerliche Emanzipation. Ein Vergleich (München 1981) 103–122.

⁹ [Degenhard Pott], Briefe angesehener Gelehrten, Staatsmänner und anderer an den berühmten Märtyrer D. Karl Friedrich Bahrdt seit seinem Hinweggange von Leipzig bis zu seiner Gefangenschaft 1789. Nebst einigen Urkunden. Th. V, enthält die Geschichte der Deutschen Union oder der Zweiundzwanziger, nebst dem vorzüglichsten Briefwechsel derselben (Leipzig 1798) 162.

¹⁰ Ibid., 239.

¹¹ [August von Kotzebue], Dr. Bahrdt mit der eisernen Stim, oder die Deutsche Union gegen Zimmermann, ein Schauspiel in fünf Aufzügen. Von Freiherrn Knigge (Leipzig 1790).

composée par August von Kotzebue et qui, sous prétexte de défendre Zimmermann, le montrait sous un jour ridicule, sinon odieux. L'affaire fit du bruit, les tribunaux durent s'en mêler. La presse monarchiste rappela aussitôt que Knigge connaissait le théologien de Halle. Dans un de ses premiers numéros, la *Wiener Zeitschrift* d'Aloys Hoffmann¹² accusa Knigge d'être «l'allié fidèle du Dr. Bahrdt de Halle»¹³. Knigge fit paraître plusieurs démentis¹⁴. A son ami, le libraire berlinois Friedrich Nicolai, il affirma candidement qu'il n'avait jamais entretenu quelque relation que ce soit avec Bahrdt¹⁵.

Les *Papiers de M. de la Crétinière* fournirent à Zimmermann l'occasion de lancer contre Knigge une attaque extrêmement violente. Il publia dans la *Wiener Zeitschrift* un article dans lequel il le qualifiait de «prédicateur allemand de la révolution», de «démocrate» et d'«agitateur du peuple»¹⁶. Il soulignait aussi l'identité des vues politiques de Knigge et de Thomas Paine, dont les *Rights of Man* venaient de paraître.

Knigge comprit que la campagne lancée par Zimmermann recelait un double danger. Pour lui d'abord: depuis 1790 haut fonctionnaire de l'Etat hanovrien, dont il représentait les intérêts à Brême, il risquait une révocation qui l'eût laissé sans ressources¹⁷. Mais aussi pour l'ensemble des écrivains et «publicistes» libéraux, que menaçaient, outre une censure renforcée, des poursuites judiciaires¹⁸. D'autre part, les sociétés secrètes étaient l'objet d'une surveillance soupçonneuse qui s'étendait tout naturellement à ceux qui en avaient fait partie dans un passé plus ou moins récent.

Les *Papiers* avaient paru anonymement, mais les adversaires de Knigge avaient vite deviné qu'il en était l'auteur¹⁹. Ce n'était pas en le niant qu'il pouvait répliquer à Zim-

¹² Sur cette revue, voir *Friedrich Sommer*, *Die Wiener Zeitschrift (1792–1795). Die Geschichte eines antirevolutionären Journals* (Diss., Zeulenroda/Leipzig 1932). La haine d'Aloys Hoffmann contre les sociétés secrètes était encore plus forte que son hostilité aux principes révolutionnaires.

¹³ Cité in *ibid.*, 83.

¹⁴ Dans la *Oberdeutsche Allgemeine Litteraturzeitung* et dans la *Jenaer Allgemeine Litteraturzeitung*, *Intelligenzblatt* Nr. 23, 18 février 1792.

¹⁵ Knigge à Nicolai, 1er mars 1792, ms. (Berlin, Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz, Handschriftenabteilung, Nachlaß Nicolai, Briefwechsel Knigge-Nicolai).

¹⁶ „deutscher Revolutionsprediger und Demokrat“, „Volksaufwiegler“, *Johann Georg Zimmermann*, Adolph Freiherr Knigge dargestellt als deutscher Revolutionsprediger, in: *Wiener Zeitschrift* 2 (1792) 317–329.

¹⁷ Knigge ne put jamais rentrer en possession des biens (considérables) que lui avait légués son père, mais grevée d'une dette de 100 000 thalers. Sa santé de plus en plus mauvaise faisait peser sur lui l'obsession d'une mort prochaine qui aurait laissé sans ressources sa femme et sa fille. Ce n'est qu'en 1790 qu'il avait pu trouver un emploi stable et rémunéré au service de la Régence. Il mourut en 1796.

¹⁸ Lors de son accession au trône de l'Empire, Léopold II avait dû promettre de surveiller plus étroitement la presse. Dès 1791 il avait signé un décret concernant les écrits séditieux. Beaucoup d'Etats territoriaux, dont le Hanovre, prenaient des dispositions analogues. Voir *Fritz Valjavec*, *Die Entstehung der politischen Strömungen in Deutschland 1770–1815* (unveränd. Nachdruck der Erstausgabe 1951, Kronberg/Ts. und Düsseldorf 1978) 315 sqq. et *Helmuth Kiesel/Paul Münch*, *Gesellschaft und Literatur im 18. Jahrhundert. Voraussetzungen und Entstehung des literarischen Marks in Deutschland* (München 1977) 104–123.

¹⁹ Wittenberg à Knigge, 17 décembre 1791, in *Hermann Klencke* (Hrsg.), *Aus einer alten Kiste*.

mermann. Très habilement, il décida de faire précéder son nouvel ouvrage, la *Profession de foi politique de Wurmbbrand*, d'une *Préface* qu'il signa de son nom²⁰, rejetant ainsi l'accusation de rébellion. La précaution était d'autant plus adroite qu'il se dispensait de présenter le *Wurmbbrand* à la censure.

Le *Wurmbbrand* provoqua un second article de Zimmermann²¹, reproduisant les passages dans lesquels Knigge, après avoir montré que la Révolution était inévitable, faisait l'éloge de la Constitution de 1791 et exprimait le vœu que les princes allemands en tirent les leçons. Zimmermann faisait aussi une nouvelle fois de Knigge le porte-parole de Paine en Allemagne.

Knigge décida alors d'entreprendre une démarche judiciaire. Il s'y sentait poussé par le blâme sévère que le *Wurmbbrand* lui avait valu de la part de son ministre de tutelle: le 2 juillet, le Conseiller Arnswaldt l'avait accusé d'avoir publié un «écrit inconvenant», qui attaquait «l'ordre public et les institutions, ainsi que la religion» et «prêchait la rébellion»²². Arnswaldt lui rappelait le serment qui le liait à son souverain et l'invitait à ne rien faire paraître désormais, anonymement ou non, tant en Hanovre qu'«à l'étranger», qui n'ait auparavant reçu le visa de la censure.

Le 8 août, Knigge déposait auprès de la Chancellerie de Hanovre une plainte en diffamation («in p[unc]to injuriarum») contre Zimmermann²³. Il est évident qu'il espérait qu'en obtenant d'une instance judiciaire absolutiste un jugement condamnant comme «injurieux» et «diffamatoires» les termes «prédicateur de la révolution», «démocrate» et «agitateur du peuple», il aurait servi non seulement ses intérêts, mais la cause, à laquelle il était plus qu'à toute autre attaché, de la liberté de l'écrit.

Ce n'est qu'au bout de deux ans et demi que furent épuisés les voies et les détours de la chicane. En février 1795, les juges concluaient au caractère «offensant» des termes utilisés par Zimmermann, auquel il était reproché d'avoir attaqué la «personne» et non seulement les «idées» de Knigge. Mais ils évitaient soigneusement de se prononcer sur le fond.

Le *Wurmbbrand* avait été rapidement connu de l'Allemagne entière. Pourtant, rares furent les journaux ou les revues qui se risquèrent à en faire l'éloge. La *Hamburger Neue Zeitung* refusa l'insertion d'une annonce, malgré une intervention du riche négoc-

Fortsetzung Fußnote von Seite 83

Originalbriefe, Handschriften und Documente aus dem Nachlasse eines bekannten Mannes (Leipzig 1853) 162.

²⁰ „Adolph Freiherr Knigge“: l'absence du „von“ ne saurait être interprétée comme un ralliement à la Révolution. Elle constituait au contraire (et constitue encore aujourd'hui ...) un privilège exclusif réservé à moins d'une dizaine de familles nobles d'Allemagne, indiquant la très grande ancienneté de leur noblesse. Mais lorsque Knigge signe „der freie Herr Knigge“, le sens est alors tout autre.

²¹ *Johann Georg Zimmermann*, Politisches Glaubensbekenntnis des Kaiserlich Abissinischen Exministers, jetzigen Churbraunschweigischen Oberhauptmanns und notarii caesarii publici der Reichstadt Bremen Adolphs Freiherrn Knigge in Auszug mitgetheilt von dem Hofrath und Ritter Zimmermann in Hannover, in: Wiener Zeitschrift 3 (1792) 55–67.

²² Le texte complet in *Klencke*, Kiste, 195–198 et *Kiesel/Münch*, Gesellschaft, 105.

²³ Klencke, Kiste 236, sqq.

ciant hambourgeois Sieveking²⁴. Campe lui-même, qui partageait pourtant les vues de Knigge, refusa un compte rendu pour le *Schleswigsches Journal*, dont il était l'un des principaux rédacteurs. Quant à Nicolai, bien que Knigge collaborât étroitement, depuis 1779, à l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, il n'osa publier un compte rendu du *Wurmbrand* qu'en 1797 (Knigge était mort l'année précédente ...) dans la *Neue deutsche allgemeine Bibliothek*. C'est dire combien le livre parut dangereux même à des hommes dont l'engagement libéral ne saurait être soupçonné de tiédeur. Seule la *Oberdeutsche Allgemeine Litteraturzeitung* eut le courage de lui consacrer quelques lignes favorables. Encore étaient-elles soigneusement pesées: elles concluaient au caractère «sans doute exagéré» de l'éloge du système politique américain par Knigge²⁵.

En revanche, la presse conservatrice dénonça immédiatement les intentions «subversives» du *Wurmbrand*. Le fonctionnaire hanovrien August Wilhelm Rehberg y vit «une recommandation mal camouflée de la révolution» et un manifeste adressé en réalité au peuple²⁶.

Les amis de Knigge désapprouvèrent sa décision d'intenter un procès à Zimmermann, en particulier parce que le rapprochement entre les idées de Knigge et de Paine leur paraissait difficile à réfuter²⁷. Il se trouva pourtant quelques hommes courageux qui, indignés par les articles de Zimmermann, osèrent prendre publiquement la défense de Knigge. Heinrich Christoph Albrecht fit paraître (anonymement il est vrai) une *Réhabilitation de l'honneur d'Adolph, baron de Knigge*²⁸. Il comparait Zimmermann à un «lion de l'Inquisition d'Etat à la vénitienne» qui ouvrait sa «gueule avide» pour recevoir l'«immonde pâtée» que son complice Hoffmann, «râlant d'impatience et frémissant de plaisir», y déversait. En 1793, un certain Meyer publia une réfutation du compte rendu de Rehberg²⁹.

On n'était donc pas en présence d'une simple polémique entre deux hommes. Les *Papiers* et le *Wurmbrand*, ainsi que les deux articles de Zimmermann d'une part, de l'autre le procès, dont les actes ont été en partie publiés en 1853³⁰, fixent les traits

²⁴ Joachim-Heinrich Campe à Knigge, 24 mai 1792, ms. Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel, Campe-Nachlaß, Nr. 134.

²⁵ *Oberdeutsche Allgemeine Litteraturzeitung*, Salzburg, 2 (1792) 690. La *Erfurtische Gelehrte Zeitung* fit paraître une courte annonce critiquant le «langage de poissarde» prétendument adopté par Knigge, mais lui reconnaissant aussi une certaine sûreté de jugement (Erfurt 1792) 264. Les *Tübingische Gelehrten Anzeigen* conclurent en deux pages à l'«inutilité» du livre (Tübingen 1792) 100 sqq.

²⁶ *Allgemeine Litteratur Zeitung* 261 (Jena, 3 octobre 1792, col. 21).

²⁷ Johann Albrecht Heinrich Reimarus à Knigge, 21 août 1792, in: *Klencke*, Kiste, 98; *Campe*, in: *Schleswigsches Journal* 2 (1792) 510.

²⁸ [Heinrich Christoph Albrecht], *Rettung der Ehre Adolphs, Freiherrn Knigge, welchen der Hofrath und Ritter Zimmermann in Hannover als deutschen Revolutionsprediger und Demokraten darzustellen versucht hat* (Hamburg 1792). Sur lui, voir *Walter Grab*, *Leben und Werke norddeutscher Jakobiner* (Deutsche revolutionäre Demokraten V Stuttgart 1973) 31–41.

²⁹ [Johann] H[einrich] Meyer, *Gerechtigkeit über die Ungerechtigkeit gegen Knigge*, in der allgemeinen *Litteraturzeitung* vom dritten October 1792. Ein Buch über eine Rezension (Kiel 1793).

³⁰ *Klencke*, Kiste, 234–292. Les originaux ont malheureusement, semble-t-il, disparu pendant la dernière guerre.

essentiels d'un discours politique nouveau, dont les figures et les techniques devaient rapidement accéder à un statut définitif.

À l'arrière-plan du procès se profilaient des questions de fond : existait-il un «droit à la révolution»? L'Allemagne était-elle menacée par un bouleversement analogue à celui qui affectait la France? Une révolution, à supposer qu'elle fût légitime, était-elle «exportable»? Ainsi une réflexion liée à l'actualité aurait pu prolonger un débat théorique abordé en partie déjà avant 1789 et poursuivi à travers les grandes revues d'Allemagne ou à travers un nombre toujours croissant d'essais, d'études, de traductions, de relations de voyage etc. : pouvait-on ou non supprimer la noblesse? Les privilèges étaient-ils ou non justifiés? Les droits des souverains procédaient-ils ou non de la souveraineté populaire³¹?

Les *Papiers*, publiés à la fin de 1791, n'avaient nullement instauré un débat sur ces questions. Knigge s'était conformé aux lois du genre satirique. Il imaginait un «Ordre des Jocrisses» (*Pinsel-Orden*), aussi ancien que l'humanité et dont les membres, zélés partisans d'une stricte orthodoxie religieuse et de l'absolutisme de droit divin, vouaient leurs forces «à s'opposer à la propagation de l'impétueux désir de liberté et à empêcher que la fallacieuse raison ne s'avise de raisonner sur les droits des souverains, des grands et des riches, dont le fondement repose sur la croyance, l'autorité et l'antique possession, et en conséquence n'a nul besoin d'être davantage examiné.»³² La «famille La Crétinière» (*Schaafskopf*), «comme on sait l'une des plus anciennes, des mieux considérées et des plus répandues de notre patrie»³³, s'est illustrée dans la chasse aux «infâmes Illuminés», admire les oubliettes de Louis XI et les lettres de cachet de Louis XIV, pleure de joie à l'évocation de l'Inquisition ou de la Saint-Barthélémy, considère la tolérance comme une «abomination», la censure comme un bienfait. Les «Jocrisses» enseignent le caractère sacré du droit divin, engagent les princes à écraser les paysans de corvées et d'impôts, pleurent sur leurs «frères français, complètement privés de pain» depuis 1789. Knigge (et c'est cela surtout qui provoqua la fureur de ses adversaires) liait l'histoire de l'«Ordre des Jocrisses» à celle de la Création et faisait d'Adam le «premier Jocrisse», suivi des Patriarches, des Juges, des Rois, puis de Nabuchodonosor et de Sardanapale. L'Ordre avait essaimé en Grèce, en Turquie, en Russie (perdue pour lui depuis Pierre le Grand), au Portugal, en Espagne, en Italie, au Danemark, en Allemagne (sauf en Prusse), en France – et cette expansion avait été marquée par la fondation d'Eglises toutes puissantes qui soutenaient leur action. Knigge, par une sorte de «contre-lecture» ironique de l'histoire, dénonçait la collusion entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique, qui constituait pour lui l'essence de ce qu'il appelait, comme tout le monde à l'époque, le «despotisme».

³¹ Aux recueils de textes publiés par Fink, Garber, Grab, Hermand, Scheel et Träger s'ajoute maintenant l'important corpus présenté par Joël Lefebvre, *La Révolution française vue par les Allemands* (Lyon 1987). Sur les débats qui animèrent l'Allemagne, voir outre le «classique» de Jacques Droz, *L'Allemagne et la Révolution française* (Paris 1949), *Marita Gilli*, *Pensée et pratique révolutionnaires à la fin du XVIII^e siècle en Allemagne* (Paris 1983). Sur le problème de l'égalité, voir *Gonthier-Louis Fink*, *Des privilèges nobiliaires aux privilèges bourgeois*. Le débat sur l'égalité et son écho en Allemagne (1788–1792), in: *Recherches Germaniques* 3 (1973) 30–101.

³² *Knigge*, *Schaafskopf*, 123.

³³ *Ibid.*, 3.

La *Profession de foi politique de Joseph Wurmbbrand*, qui parut au printemps de 1792, procédait d'une démarche toute différente. Knigge y développait une analyse rationnelle du phénomène révolutionnaire. Dans la *Préface*, il admettait qu'il était partisan d'une constitution «démocratique», mais il ajoutait aussitôt qu'il ne se rangeait pas parmi les «enragés»³⁴. L'utilisation du mot «démocratique» renvoyait comme une sorte de provocation à l'accusation formulée par Zimmermann. Mais elle situait aussi très précisément l'engagement de Knigge: dès 1789, le *Dictionnaire* de Schwan avait défini la «démocratie» comme «une forme de gouvernement dans laquelle le pouvoir suprême est aux mains du peuple»³⁵. Nourri de la pensée de Montesquieu et de Rousseau³⁶, Knigge donnait à ce mot son sens précis. Il exposait que la souveraineté procédait du peuple, ce qui d'ailleurs n'excluait pas le maintien d'institutions monarchiques: Kant formulera la même idée quelques années plus tard.

En refusant d'autre part de se compter parmi les «enragés» (il emploie le terme français), Knigge se référait à l'actualité. Le mot commençait à désigner, non seulement en France, mais aussi en Allemagne, ceux qui souhaitaient qu'au changement politique fût associée une révolution sociale. Mais il servait aussi à qualifier les émeutiers qui, à Paris, pesaient de plus en plus sur l'attitude de l'Assemblée. Il constituait donc pour un admirateur allemand de la Révolution une accusation redoutable.

Or Knigge, qui faisait (au moins dans *Wurmbbrand*) de la raison la mesure du jugement, ne pouvait accepter le caractère irrationnel de confusions lexicales qui substituaient au débat d'idées le refus aveugle et haineux. A ceux qui lui lançaient le mot «démocrate» comme une injure ou prétendaient faire de lui un «enragé», il oppose une réflexion rigoureuse sur les mécanismes de la violence populaire. Il montre que la Révolution est le résultat d'un «enchaînement d'événements»³⁷. Elle obéit au principe de causalité. La violence est un signe qui accompagne le phénomène, elle n'est pas le phénomène en soi. Dans l'*Histoire des Lumières en Abyssinie*, il avait déjà expliqué que le processus révolutionnaire est inscrit en théorie dans l'histoire. Il précise sa pensée dans *Wurmbbrand* par une analyse des circonstances matérielles (gâterie financière, arbitraire des lettres de cachet, misère paysanne etc.) qui ont déclenché la convulsion finale. C'était une réponse à ceux qui, comme Zimmermann, voyaient dans la Révolution le résultat d'un complot préparé de longue date par quelques intellectuels, de préférence francs-maçons. Knigge définit la violence révolutionnaire comme une réponse à une autre violence qui, en refusant de satisfaire les besoins élémentaires du peuple, finit par menacer son existence même et le pousse à l'insurrection.

L'analyse des responsabilités dans le déclenchement de la Révolution visait donc à opposer un discours rationnel aux accusations de ceux qui se référaient à la tradition d'une obéissance absolue à un pouvoir de droit divin.

³⁴ Knigge, *Wurmbbrand*, VII.

³⁵ Cité in Otto Brunner, Werner Conze, Reinhart Koselleck (Hrsg.), *Geschichtliche Grundbegriffe* (Stuttgart, à partir de 1972) Bd. 1, 845.

³⁶ Voir Pierre-André Bois, *Franc-maçonnerie et jacobinisme en Allemagne: le baron de Knigge (1752–1796)*, in: *Dix-huitième siècle* 12 (1980) 427–442.

³⁷ Knigge, *Wurmbbrand*, 68.

Mais Knigge n'entendait pas seulement *expliquer* la Révolution. Il voulait aussi qu'elle fût *évitée* à l'Allemagne. Le *Wurmbrand* n'est pas un appel à la révolution allemande, d'abord parce que Knigge ne s'adresse pas au peuple. C'est au contraire une mise en garde argumentée qui s'adresse aux princes. Les mots *warnen*, *Warnung* («mise en garde») reviennent comme un *Leitmotiv* dans l'ouvrage. La Révolution française n'est pas un modèle, mais un témoignage. Aux princes allemands de savoir en tirer les leçons. Knigge pense que c'est à l'écrivain qu'incombe la fonction de faire entendre au prince la voix du peuple. L'écrivain n'est pas un «agitateur du peuple», c'est un médiateur entre le peuple et le prince lequel est, dit-il, le «premier serviteur de l'Etat»³⁸: c'est la référence à l'absolutisme éclairé et non l'appel au peuple qui constitue la réponse de Knigge aux partisans du droit divin. Il y a là incontestablement une contradiction, mais elle est inhérente à la pensée politique de l'*Aufklärung*, dont les admirateurs allemands de la Révolution sont les héritiers.

Le discours politique illustré par *Wurmbrand* est donc un discours rationnel, argumenté, structuré par une théorie de l'histoire et, au fond très raisonnable, puisque Knigge, loin de «prêcher la révolution», se rallie à l'absolutisme éclairé. Son modèle, ce n'est pas la Révolution française, c'est Frédéric II.

Tout différent est le discours politique de Zimmermann. Les articles visés par la plainte de Knigge ne débattent pas, ils dénoncent.

Outre les termes, répétés plusieurs fois, que Knigge considérait comme «injurieux» (et qui étaient, à tout le moins, dangereux pour lui), le premier article contenait une série de citations isolées de leur contexte et censées démontrer que Knigge était le «chef» des partisans allemands de la Révolution française. Mais la preuve faisait défaut. Il s'agissait pour Zimmermann de suggérer l'existence en Allemagne d'un réseau structuré de comploteurs, prêts à renverser les monarchies, qui se recrutaient «parmi les précepteurs et les répétiteurs, dans les philanthropins et les universités» et utilisaient «un grand nombre de périodiques allemands et de journaux savants et politiques»³⁹. Le second article voulait démontrer, toujours par la juxtaposition de citations, que Knigge appelait le peuple à l'insurrection.

Zimmermann ne discutait donc pas les thèses de Knigge. Il recopiait des citations, au demeurant exactes, mais hors contexte: elles ne pouvaient refléter aucun raisonnement cohérent et il lui était loisible d'en inférer les intentions subversives qu'il entendait dénoncer.

Le discours de Zimmermann allait encore plus loin: à la dénonciation était associée l'appel à la répression. Dans le premier article, il exprimait la crainte que les «jacobins allemands» ne réussissent à détourner de leur devoir les armées elles-mêmes. Il ajoutait: «et si cette partie la plus noble de la nation allemande devenait infidèle [...], oh! alors, certes, plus rien ne saurait résister à l'*Aufklärung!*». Dans le second article, une longue note constituait le seul commentaire personnel qu'il opposait à Knigge et que lui suggérait l'expression «le noble Paine» que celui-ci avait employée. On pouvait y lire: «Si Paine était Anglais, il y a longtemps que son livre sur *Les Droits de l'Homme*

³⁸ Ibid., 158 sqq.

³⁹ Zimmermann, Knigge, 328 sq., ainsi que pour la citation suivante.

lui aurait valu d'être pendu.» Et Zimmermann rappelait que le gouvernement anglais, faute de pouvoir se saisir de Paine, s'en était pris à son éditeur qu'il avait traduit devant les tribunaux⁴⁰. Le discours politique dérivait ainsi du débat où Knigge avait essayé de l'engager vers l'appel à la répression militaire, à la censure et à la peine de mort en matière politique.

La tentation est grande de formuler une première conclusion d'ordre purement moral sur la nature du discours politique tel qu'il apparaît alors: ce sont les partisans du progrès qui, avec objectivité et pondération, développent des arguments tirés de la raison, de l'histoire et de l'actualité, tandis que leurs adversaires construisent en dépit de toute raison des complots imaginaires afin de mieux les réprimer.

Pourtant, il n'est pas possible d'en rester à cette affirmation manichéenne. Une analyse plus précise amène à constater qu'en Allemagne se constitue entre 1792 et 1795 un discours politique dans lequel, d'une part, le mode d'argumentation tend de plus en plus à se dissocier de son contenu, et qui d'autre part substitue à la fonction de réflexion celle de propagande idéologique. Cela se vérifie aussi bien pour les partisans que pour les adversaires de la Révolution, même s'il est évident que la qualité du discours est différente chez les uns et chez les autres, ne serait-ce que parce que les seconds sont absolument fermés à la vision utopique qui reste au centre du discours des premiers.

Le procès Knigge-Zimmermann offre un exemple instructif de la manière dont fonctionne ce discours nouveau. Il donna lieu à la rédaction par chacune des parties de trois textes censés étayer ou réfuter la plainte de Knigge⁴¹. À les lire, on a l'impression que c'est Zimmermann, le dénonciateur, qui veut contraindre Knigge à accepter un débat, tandis que celui-ci, par un procédé qui relève de l'esquive, cherche à s'y soustraire.

Zimmermann avait compris que le véritable enjeu du procès n'était pas le caractère «injurieux» des termes qu'il avait utilisés. Dans sa *Déclaration contradictoire*, il abordait la question de l'identité des idées de Knigge et de Paine, qu'il voyait très justement dans le rejet du principe d'obéissance déduit du droit divin, au profit d'une conception du pouvoir fondée sur la volonté populaire librement exprimée. Il relevait la condamnation portée par Knigge contre les institutions absolutistes et sa conviction, exprimée sans ambages, qu'elles étaient condamnées à disparaître dans une révolution si elles n'évoluaient pas. En somme, c'était lui qui, maintenant, en situant l'affaire sur le plan des principes, invitait au débat. Et lorsqu'il ajoutait que la notoriété de Knigge faisait de ces principes une arme dangereuse, il soulevait un problème que Knigge avait lui-

⁴⁰ Zimmermann, Glaubensbekenntnis, 57.

⁴¹ Gemässigte Klage und Bitte abseiten des Oberhauptmanns, Freiherrn Knigge zu Bremen, Klägers, wider den Hofrath und Ritter Zimmermann, hierselbst in p^{to} injuriarum, in: Klencke, Kiste, 236 sqq.; Rechtliche Begegnung mit Bitte des Hofrathes, Leibarztes und Ritters Zimmermann, Beklagten, wider den Oberhauptmann, Freiherrn Knigge zu Bremen, ibid., 239–250; Replizierende Gegenschrift abseiten des [...] Freiherrn Knigge [...] wider [...] Zimmermann, ibid., 251–267; Duplik des Hofrathes [...] Zimmermann, ibid., 268–276; Triplik abseiten des Oberhauptmanns von Knigge [...], ibid., 277–282; Quadruplik von Seiten des Hofraths Zimmermann [...], ibid., 282–287.

même abordé dans *Wurmbrand*, celui de la fonction de l'écrivain dans la formation d'une opinion publique.

Mais maintenant, c'est Knigge qui refuse le débat. Il parle dans sa *Réplique* d'un «déplacement intentionnel et habile du véritable point de vue dans une querelle judiciaire»⁴². Il insiste longuement sur la nécessité, selon lui, de dissocier la forme du fond: les expressions employées par Zimmermann resteraient injurieuses même si elles reflétaient la vérité. Tout au plus consent-il, mais pour des raisons évidemment tactiques, à souligner que ses positions sont conformes, parfois au mot-à-mot près, aux propos que l'on peut lire sous la plume de Frédéric II. Et fuyant le débat sur la légitimation du pouvoir, il lui en substitue un autre, celui sur la liberté de la presse et de la littérature, rappelant d'ailleurs que Zimmermann avait jadis lui-même plaidé en sa faveur.

Zimmermann essaya de contraindre Knigge à répondre à des questions précises: Knigge avait-il ou non soustrait le *Wurmbrand* à la censure? Avait-il ou non reçu un blâme sévère de ses supérieurs? Frédéric II avait-il jamais écrit que les droits des souverains résultaient d'une usurpation? Knigge n'aurait pu répondre à ces questions, en apparence formelles, qu'en exposant en quoi sa pensée politique était ou non «subversive».

Ainsi acculé, Knigge adopta la tactique du repli. Il admit que le procès soulevait trois points: 1) Les principes développés dans les *Papiers* et dans *Wurmbrand* étaient-ils «dangereux»? 2) Avait-il eu en les développant «l'intention mauvaise de prêcher la rébellion»? 3) Zimmermann, qui n'était pas son supérieur, était-il habilité à lui demander des comptes? Mais aussitôt, il soulignait que seul le troisième point était l'objet de la «querelle juridique». Il esquiva donc le débat politique. Lassé, Zimmermann supplia les juges de prononcer leur sentence, ce qu'ils firent⁴³.

L'attitude de Knigge montre qu'il n'est pas possible de faire coïncider le mode d'argumentation et le contenu du discours politique tel qu'il commence à se structurer. L'opposition entre des arguments rationnels utilisés par les partisans du progrès et le refus irrationnel du débat par leurs adversaires ne fonctionne pas. D'ailleurs, les textes d'un Rehberg⁴⁴ ou d'un Brandes⁴⁵ à la même époque prouvent que les adversaires de la Révolution française faisaient, eux aussi, un effort pour la «penser», selon une expression devenue célèbre.

En réalité, le discours politique est affaire de tactique autant que de contenu. Il vise non seulement à transmettre une pensée, mais, et peut-être davantage encore, à amener l'adversaire à se découvrir. C'est ce que voulait obtenir Zimmermann, et Knigge l'avait bien compris. Aussi refusait-il le débat dès lors que celui-ci lui était imposé

⁴² Klencke, Kiste, 250 sqq.

⁴³ Sentencia, in: *ibid.*, 287-290.

⁴⁴ August Wilhelm Rehberg, Untersuchungen über die französische Revolution nebst kritischen Nachrichten von den merkwürdigen Schriften, welche darüber in Frankreich erschienen sind (Hannover und Osnabrück 1793).

⁴⁵ Ernst Brandes, Politische Betrachtungen über die französische Revolution (Jena 1790); Ueber einige bisherige Folgen der Französischen Revolution in Rücksicht auf Deutschland (Hannover 1792).

comme un moyen destiné non pas à faire connaître ses idées, mais à le livrer à la vindicte de ses adversaires.

Débat et dénonciation apparaissent ainsi en fait comme des tactiques, dont la mise en œuvre dépend du but qu'on se propose d'atteindre. Dans les *Papiers*, Knigge «dénonçait», comme Zimmermann «dénonçait» dans ses articles; l'un et l'autre utilisaient un procédé identique: attirer l'attention sur un adversaire qu'ils voulaient rendre odieux. Dans *Wurmbrand*, Knigge ouvrait un débat, mais lors du procès, il le fuyait: le *Wurmbrand* entendait susciter une réflexion, alors qu'un procès se termine parfois par une condamnation.

Le discours politique s'inscrit d'autre part dans un contexte dominé par des situations précises sur lesquelles il entend peser. La seule question est donc celle des enjeux qu'il recouvre, et qui sont toujours des enjeux idéologiques.

Dans cette perspective, une fonction essentielle est dévolue aux mots, et, à travers eux, aux formules, aux images, aux métaphores.

Les travaux de H.-W. Jäger⁴⁶ et, tout récemment, ceux de M. Gilli⁴⁷, ont mis en lumière l'émergence d'une «métaphorique jacobine» du discours politique allemand. L'étude du conflit entre Knigge et Zimmermann montre que se constitue au même moment une «métaphorique antijacobine» tout aussi opératoire.

Ainsi, l'idéal révolutionnaire est qualifié par Zimmermann de «poison» (*Gift*)⁴⁸ qui se déverse sous la forme d'une «bave» (*Geifer*)⁴⁹ crachée par des créatures volontiers décrites comme «rampantes» (*schleichend*)⁵⁰ – en un mot, le venin du serpent. Les principes nouveaux sont assimilés à des «maladies mortelles» et il convient de se protéger de la «contagion» (*Ansteckung*)⁵¹. Dans un autre registre, Zimmermann les compare à un «incendie»⁵² que ne peuvent circonscrire que des mesures radicales. Une autre image enfin, très forte en allemand, surtout à cette époque, est celle du «séducteur» (*Verführer*)⁵³: on sait que derrière lui se cache toujours Méphisto. Poison ou séduction, le résultat est le même: un «danger mortel» (*tödliche Gefahr*)⁵⁴, à la fois physique et moral, menace les sociétés.

Ainsi, les images utilisées par Zimmermann, et qu'on retrouve de plus en plus souvent dans les journaux antirévolutionnaires⁵⁵, doivent-elles susciter à la fois une répulsion physique et une crainte religieuse. La dénonciation vise à prévenir le contact di-

⁴⁶ Hans-Wolf Jäger, *Politische Kategorien in Poetik und Rhetorik der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts* (Texte Metzler 10, Stuttgart 1970) et *Politische Metaphorik im Jakobinismus und im Vormärz* (Texte Metzler 20, Stuttgart 1971).

⁴⁷ Marita Gilli, *Images, métaphores et comparaisons dans les discours des jacobins de Mayence*, in: *Annales Historiques de la Révolution Française* 269–270 (1987) 291–313.

⁴⁸ Klencke, Kiste, 263, 269, 275, 286.

⁴⁹ Ibid., 268.

⁵⁰ Ibid., 268.

⁵¹ Ibid., 286.

⁵² Ibid., 270, 286.

⁵³ Ibid., 245.

⁵⁴ Ibid., 246 sqq.

⁵⁵ Voir Alfred Opitz, *Das Gallische Pandämonium. Frankreich und die französische Literatur in der konterrevolutionären Presse des ausgehenden 18. Jahrhunderts*, in: Pierre Grappin (éd.), *L'Allemagne des Lumières. Périodiques, Correspondances, Témoignages* (Metz/Paris 1982) 371–410.

rect avec le germe infectieux ou la tentation. Face aux idées nouvelles, les adversaires de la Révolution adoptent l'attitude médiévale face aux épidémies ou aux hérésies: on isole le corps infecté. Avant de le brûler.

A ces images sont associés des procédés techniques précis:

- l'emploi de citations juxtaposées, que nous avons déjà signalé: un mot-à-mot exact, mais isolé de son contexte, est censé suffire à fonder la véracité d'une affirmation;

- le rapprochement suggestif, exact dans les faits mais calomnieux dans l'intention: Zimmermann se complaît à rappeler que Knigge est baron et fonctionnaire de l'Électeur, qu'il possède d'immenses biens et il suggère que son attitude personnelle face à la Révolution n'est qu'une assurance prise sur un avenir rien moins que certain⁵⁶;

- utilisation de la rumeur: Zimmermann rappelle «qu'on dit» que Knigge avait été l'un des promoteurs de l'Union allemande. Il exploite d'ailleurs largement le thème des sociétés secrètes, et il peut s'aider d'une abondante littérature de dénonciation sur la question qui paraît chaque jour, en particulier à partir de 1793⁵⁷. Dans ce contexte, l'utilisation rapprochée d'expressions comme «système de rébellion», «complot», «société secrète»⁵⁸ permettait de nourrir la thèse d'un complot organisé, méthodique et d'autant plus dangereux qu'il se tramait dans l'ombre – circonstance qui permettait à Zimmermann de se dispenser de la preuve. L'utilisation de la rumeur pouvait avoir des conséquences redoutables. Une rumeur contient souvent une part, parfois même importante, de vérité. Knigge avait bien été membre de l'Union allemande de Bahrdr. L'autorité électorale était ainsi fondée, si la fantaisie lui en prenait, à ouvrir une enquête. Les coups de Zimmermann portaient.

Ainsi, la fonction de propagande idéologique l'emportait-elle sur celle de réflexion. Quittant la sphère de la réalité, qui aurait dû le conduire à se demander de quel poids pouvait peser sur la politique des princes l'existence en Allemagne d'intellectuels favorables à la Révolution française, Zimmermann bâtissait la fiction d'un complot organisé qu'il s'agissait d'éventer rapidement, puis de réprimer avec énergie.

Avec Zimmermann, le discours de dénonciation était mis au service d'une idéologie restauratrice. Or le fait qu'il s'agisse d'idéologie est, à notre sens, plus important que le contenu même de cette idéologie. En effet, l'utilisation des images et des procédés que nous venons d'évoquer n'est pas réservée au seul discours antirévolutionnaire. Cela est capital, et pourtant, à notre connaissance, cela n'a guère été souligné jusqu'à présent.

La conjoncture issue du déroulement de la Révolution, en particulier le passage du changement institutionnel limité à un pays à une guerre idéologique qui, très vite, se double d'une guerre de conquête⁵⁹, avait radicalement modifié le fondement même du

⁵⁶ Ibid., 270 sq. Sur les biens de Knigge, voir note 17.

⁵⁷ Il signale (ibid., 284) l'ouvrage publié anonymement par [*Ludwig Adolf Christian Grolmann*], *Die neuesten Arbeiten des Spartacus und Philo in dem Illuminaten-Orden, jetzt zum erstenmal gedruckt, und zur Beherzigung bey gegenwärtigen Zeitläuften herausgegeben* (s. l. 1794), qui dénonçait les Illuminés, mais aussi reproduisait les cahiers dans lesquels étaient exposées les théories politiques de l'Ordre.

⁵⁸ *Klencke, Kiste*, 285.

⁵⁹ Voir *Pierre-André Bois*, *La guerre française en Allemagne: libération ou conquête? Actes du*

discours politique. Le caractère total de la lutte avait introduit dans le maniement du vocabulaire une composante irrationnelle qui privilégiait le poids de l'image par rapport à l'analyse objective. On connaît le succès en France de l'expression «complot de Pitt et de Cobourg». On sait quel sort attendait l'«aristocrate», qu'il fût ou non pourvu d'une particule. Knigge, qui considérait le terme «démocrate» comme une injure, n'hésitait pas à écrire que le nom même du rédacteur de la *Wiener Zeitschrift* était un «gros mot»⁶⁰. Il traitait Zimmermann de «fiscal»⁶¹, suggérant ainsi une comparaison avec les tribunaux de l'Inquisition. Les *Papiers* eux-mêmes n'avaient-ils pas été construits sur l'idée d'un «complot obscurantiste» contre les Lumières?

Qu'il soit au service des monarchies ou de l'idéal révolutionnaire, le discours politique fonctionne de la même manière, parce qu'il reflète dans les deux cas la même volonté: celle d'imposer une idéologie, c'est-à-dire, selon la définition de Robert, un «système d'idées», une «philosophie du monde et de la vie».

Si on le prend «au premier degré», le discours politique est un discours du «non sens». La fortune du terme «Jakobiner» est à cet égard exemplaire: qualifier un admirateur allemand de la Révolution de «jacobin», c'est occulter la référence, pourtant fondamentale, de la pensée révolutionnaire allemande à l'absolutisme éclairé⁶².

Au «second degré», c'est un discours de l'action, un discours non seulement «pédagogique», mais «militant» qui privilégie la fonction stratégique et vise, non à la transmission de la «vérité», mais à la conquête (ou au maintien) d'un pouvoir. Il s'agit là d'une démarche radicalement opposée à celle de l'*Aufklärung*. Les mots n'ont plus pour fonction de charrier une vérité déduite de l'analyse rationnelle d'un ensemble de données, comme c'était le cas, par exemple, lorsque Kant ou Mendelssohn tentaient de définir le sens du mot *Aufklärung*. Pourvus d'une charge d'agressivité qu'ils n'ont pas par eux-mêmes, ils deviennent des armes par lesquelles s'opère la conquête d'un territoire idéologique, elle-même préalablement nécessaire à celle d'un pouvoir. Le pouvoir, seul enjeu réel de l'affrontement entre le discours «de progrès» et le discours «réactionnaire» ou «conservateur». Autant que sur les champs de bataille, c'est dans la presse (et, en France à la tribune) que se joue le succès ou l'échec de cette lutte.

La Révolution française permettait ainsi au «mot» d'accéder à un statut dont l'évolution du discours politique jusqu'à nos jours confirmera la toute-puissance – avant que le relais ne soit pris par l'image. Ce phénomène, que nous venons de constater pour l'Allemagne, est évidemment lié à l'émergence d'une «opinion publique», certes encore limitée aux lecteurs de la presse, mais qui, à partir du XIX^e siècle, va s'élargir considérablement. Il traduit sa politisation. C'est ainsi que s'explique, par exemple, la vigueur des affrontements du *Vormärz*.

Fortsetzung Fußnote von Seite 92

XIX^e Congrès de l'AGES (1986), in: Annales littéraires de l'Université de Besançon (Paris 1987) 120–124.

⁶⁰ Klencke, Kiste, 267. Knigge écrivait «Hofmann» (et non «Hoffmann»), ce qui signifiait «homme de cour».

⁶¹ Ibid., 253, 255.

⁶² Voir la mise au point, qu'il faut considérer comme définitive, de Jacques Droz, Peut-on parler d'un jacobinisme allemand à l'époque de la Révolution française? in: Actes du XIX^e Congrès de l'AGES (note 59), 113–119.

L'absolu du discours politique n'est pas, contrairement à celui du discours intellectuel des Lumières, la vérité, mais l'action. C'est, entre bien d'autres choses, ce que la Révolution française a fait découvrir à l'Allemagne.

Zusammenfassung des Referates von Pierre-André Bois

Am 8. August 1792 reichte Knigge bei der Staatskanzlei von Hannover eine Verleumdungsklage gegen den Arzt und Schriftsteller Johann Georg Zimmermann ein, der ihn in der *Wiener Zeitschrift* als *Demokraten* und *deutschen Revolutionsprediger* und als *Volksaufwiegler* bezeichnet hatte.

Der Prozeß endete im Februar 1795 mit einem Urteil, das den „beleidigenden“ Charakter der von Zimmermann benutzten Worte feststellte. Er wurde dafür getadelt, nicht die Ideen von Knigge, sondern „die Person“ angegriffen zu haben. Vor allem markierte dieser Prozeß eine neue Etappe in der Entwicklung der politischen Diskussion in Deutschland.

Vor 1792 bezog diese Diskussion sich hauptsächlich auf theoretische Fragen: Darf man den Adelsstand aufheben oder nicht? Haben die Rechte des Souveräns Vorrang vor der Volkssouveränität oder nicht? Die zwei von Zimmermann angegriffenen Werke Knigges beinhalteten im Gegensatz dazu Fragen, die aktuellen Bezug hatten: Hat ein Volk das Recht, seine weltlichen Herren zu vertreiben? Ist eine Revolution legitim? War Deutschland von einem ähnlichen Umsturz bedroht wie demjenigen, der Frankreich traf? Der Krieg gab dieser letzten Frage eine besondere Bedeutung. In diesem Sinn bildete die Polemik zwischen Knigge und Zimmermann eine wichtige Etappe in der Polarisation der deutschen Diskussion über die Französische Revolution und ihre Folgen.

Aber auch die Art der politischen Diskussion änderte sich. An verschiedenen Stellen behauptete Zimmermann, die deutschen Jakobiner wären die Erben der Illuminaten. 1792 begann, was bald darauf zur Legende von der „Verschwörung der Freimaurer“ wurde. So entwickelte sich der politische Diskurs von einer Diskussion zu einer Denunziation.

In *Joseph von Wurmbrand ... politisches Glaubensbekenntnis ...* hatte Knigge die Theorien einer Analyse unterzogen, die Vernunft und Tatsachen vereinte. Zimmermann stützte dagegen seine Anklagen nicht durch Argumente, sondern durch bildhafte Behauptungen. Es bildete sich ein neues politisches Vokabular, das seit 1795 das Gerüst des Diskurses darstellte, der durch die deutsche gegenrevolutionäre Presse verbreitet wurde. Das Vorbild der Revolution wurde mit einem „Gift“ verglichen, das die Gefahr in sich trage, das deutsche Volk zu „infizieren“. Die Anhänger dieses Vorbilds setzte man mit „Verführern“ gleich und ihre Reden mit einer „Todesgefahr“. Worte wurden in ihrem Sinn verändert: So bezeichnete „Demokrat“ nicht einen Anhänger der Volkssouveränität, sondern einen „gefährlichen Aufwiegler“.

Die Bildsprache hatte eine sehr genaue Funktion: Die Denunziation war ein Aufruf zur Repression. Damit stand ihre Notwendigkeit fest: Die Überlegungen der Anhänger der Französischen Revolution mußten als „System“ dargestellt werden, das auf die

Zerstörung der Gesellschaft zielte. Wirklichkeit wurde so zur Fiktion, die die Konstruktion einer entgegengesetzten Realität erlaubte: Indem die gegenrevolutionäre Presse die revolutionären Ideen mit der Vernichtung des sozialen Lebens gleichsetzte, bereitete sie den Boden für eine Propaganda der Restauration, die ihren Triumph im Deutschland Metternichs feierte.

Die Untersuchung der Polemik, die den Streit zwischen Knigge und Zimmermann begleitete, zeigt die Entstehung einer „operationalisierbaren“ antijakobinischen Metaphorik, die, der Propaganda der Restauration dienend, der Revolution entgegentrat. Es handelte sich in beiden Fällen jedoch um den gleichen Mechanismus, der den politischen Diskurs der Beschränkung einer intellektuellen Argumentation entzog, wie sie die Aufklärer gepflegt hatten. Die Entwicklung entsprach dem Ablauf der Revolution und ihrer Folge: Der ideologische Krieg ging einher mit einem Eroberungskrieg, der in den Umgang mit der Sprache eine irrationale Komponente einführte. Das Bild erhielt größere Bedeutung als die Analyse. Der politische Diskurs wurde ein Diskurs des „non sens“, in dem die Worte nicht mehr die Funktion hatten, eine objektive Wahrheit umzusetzen, vielmehr wurden sie als Waffen zur Eroberung auf ideologischem Feld benutzt – Eroberungen, die den tatsächlichen notwendigerweise vorausgehen mußten. Ebenso sehr wie auf der Straße oder auf den Schlachtfeldern entschied sich der Erfolg oder die Niederlage der Ideologie, die in dem Kampf das Streitobjekt bildete, auf der Rednerbühne (in Frankreich) und in der Presse (in Frankreich und Deutschland). In diesem Sinne bildet der neue politische Diskurs nicht eine Verlängerung der Aufklärung, sondern einen radikalen Bruch mit ihr. Und vor allem erlaubte die Französische Revolution dem „Wort“, einen Status zu erreichen, dessen Allmacht die Entwicklung der politischen Diskussion bis auf unsere Tage bestätigt. Da diese Schlußfolgerung auch mit einer Analyse der deutschen Wirklichkeit hätte belegt werden können, so ist dies nur ein Argument mehr zugunsten des universellen Charakters der Veränderungen, die die Französische Revolution eingeleitet hat.

Diskussion zum Referat von Pierre-André Bois

Leiter: Guillaume de Bertier de Sauvigny

Am Anfang der Aussprache stand der Hinweis von J. Clédière, daß in Deutschland die Ideen Knigges in bezug auf die Reformen auch von Andreas Georg Friedrich Rebmann (1768–1824) geteilt worden seien. Er habe häufig das Verb „vorbeugen“ gebraucht, um der Gefahr einer Revolution entgegenzuwirken. Deshalb hätte er unaufhörlich den Fürsten Ratschläge erteilt und wäre als einer der am weitesten „links“ stehenden deutschen Jakobiner betrachtet worden. In diesem Zusammenhang stellte P.-A. Bois fest, das politische Denken der Zeit lasse sich heute nicht mehr in zwei Blöcke einteilen, wobei auf der einen Seite die Jakobiner und auf der anderen ihre Gegner – wie Zimmermann – stünden. Vielmehr gebe es eine Vielzahl von Nuancen in beiden Strömungen.

Auf eine Frage zur Rezeption Thomas Paines in Deutschland führte der Referent aus, dieser sei 1791 übersetzt worden. Johann Georg Adam Forster (1754–1794) hätte an einer Übersetzung gearbeitet, und auch Knigge habe zu seiner Verbreitung beigetragen. Darüber hinaus wären aber auch viele Deutsche in der Lage gewesen, Paine im Original zu lesen.

Eine grundsätzliche Gegenposition zu dem Ansatz von P.-A. Bois nahm *E. Fehrenbach* ein, die in einer reinen Ideengeschichte die Gefahr sah, „restaurativ“ (im Sprachgebrauch der Zeit) zu werden. Sie vermißte an den Ausführungen besonders den sozialgeschichtlichen Aspekt. Die sich anschließende Kontroverse hatte die Bedeutung der Bildersprache in der politischen Diskussion zwischen den beiden dargestellten Gruppierungen, aber auch die gesellschaftlichen Schichten, die sich an ihr beteiligten, zum Gegenstand. In zwei Punkten faßte E. Fehrenbach ihre Kritik am Referat von Bois zusammen:

1. Die These, die Bildersprache löse die Aufklärung ab, sei das Gegenteil der Aufklärung, wäre gerade für die Mainzer Jakobiner und für Knigge nicht zutreffend. Wie auch bei Marita Gilli – die Bois zitierte – fehle der sozialgeschichtliche Ansatz. Für E. Fehrenbach waren die von Bois genannten Aufklärer sogar ganz typische Vertreter dieser Denkrichtung, die sehr wenig Verständnis für die Bauern- und Handwerkerwelt gezeigt hätten. Die von ihnen verwendete „Predigersprache“ habe das einfache Volk kaum erreicht, wie dies bereits bei den patriotisch-ökonomischen Gesellschaften der Aufklärung der Fall gewesen sei. Gerade in Deutschland hätte eine tiefe Kluft zwischen Bildungsbürgertum und Bauernwelt existiert.

2. Angeregt durch die Französische Revolution seien in Deutschland Begriffe wie der der „Nation“ ausführlich diskutiert worden. Dies sei auch im bäuerlichen Bereich – besonders im linksrheinischen – geschehen, ohne daß man in eine Bildersprache abgeglitten wäre. Die abschließende Meinung von E. Fehrenbach war: es gab keinen Gegensatz zwischen Diskurs und Bildersprache.

Ergänzend bemerkte E. Fehrenbach, man sei bei Knigge zu einer Bildersprache übergegangen, weil man ihm nicht habe nachweisen können, daß er Jakobiner gewesen sei. Dasselbe sei später bei der Mainzer Untersuchungskommission geschehen, die „Gesinnung für Taten“ genommen habe.

P.-A. Bois verteidigte seine Thesen, indem er erklärte, die Diskussion sei auf zwei verschiedenen Ebenen abgelaufen: auf derjenigen der Pädagogik, wie sie E. Fehrenbach dargestellt habe, und auf derjenigen des politischen Kampfes, die der Vortrag beleuchtet habe. Auf diesen beiden Ebenen seien die Gesprächspartner nicht dieselben gewesen, und konsequenterweise könne auch nicht der jeweilige Diskurs derselbe sein. *J. Voss* unterstützte hierbei Bois, indem er auch Christoph Girtanner (1760–1800) und den Kreis um die Eudämonia erwähnte, die die Bildersprache gebraucht hätten, um die Französische Revolution zu bekämpfen. In diesen Bereich gehörten auch die Buchillustrationen, die in dieser Zeit sehr stark instrumentalisiert worden seien. Er begrüßte dabei insbesondere, daß dieser Gesamtkomplex auch von germanistischer Seite behandelt werde.

P. Stadler erkundigte sich nach dem Aufsehen, das der Prozeß Knigge–Zimmermann in Deutschland ausgelöst, und dem Grund, weshalb Knigge sein Buch nicht

veröffentlicht habe. *P.-A. Bois* führte aus, daß die gesamte deutsche Presse von dem Prozeß gesprochen habe. Was die Art betreffe, sich verständlich zu machen, so sei es Knigge und Zimmermann primär darum gegangen, ihre ideologische Position zu sichern und nicht Menschen zu unterrichten, die einer anderen als ihrer eigenen Gedankenwelt angehörten. Keiner von beiden wäre an der Verbreitung der Aufklärung im Volk beteiligt gewesen, sie hätten sich an die Bourgeoisie – an das Wirtschaftsbürgertum wie an die Gebildeten – gerichtet. Sie hätten also nicht für die große Öffentlichkeit polemisiert.

Zu den rezeptionsgeschichtlichen Ausführungen ergänzte *W. Siemann* noch die Bedeutung der Zensur. So sei bereits in den Zensurregelungen der 90er Jahre zwischen Literatur für Gebildete, die noch erlaubt, und solcher, die unter dem „gemeinen Volk“ zirkuliert und deshalb verboten gewesen sei, unterschieden worden. Aus der Tatsache, daß so die Sprache zum Kampfinstrument geworden sei, schloß Siemann auch, daß diese unter solchen Umständen notwendigerweise habe bildhaft werden müssen. In dieser Zeit wäre auch die Karikatur als Austauschmittel entstanden.

M. Botzenhart erklärte zu dem besprochenen Gesamtkomplex, daß ideologische Feindbilder nicht erst in der Zeit der Französischen Revolution aufgebaut worden wären. Sie fänden sich u.a. bereits in der Zeit der Reformation.

Abschließend faßte *P.-A. Bois* nochmals die Ziele seines Referats zusammen. So sei es nicht seine Absicht gewesen, das, was auf der Ebene der politischen Sprache ablief, als eine Konsequenz der Aufklärung zu zeigen. Vielmehr glaube er, mit der Kontroverse um die Französische Revolution habe man eine Perversion der Sprache der Aufklärer unterstützt. Knigge habe nicht den Diskurs der Aufklärung verderben wollen, aber objektiv gesehen sei das, was ein Instrument des Wandels der Ideen war, ein politischer Diskurs geworden, und die Menschen hätten ‚unvernünftig‘ geredet. Dies sei auch bei Rousseau der Fall gewesen, der überall Komplotte zu erkennen glaubte. Dies sei es auch, was man bei Knigge wie bei Zimmermann als einen diffamierenden Ton empfinde.